

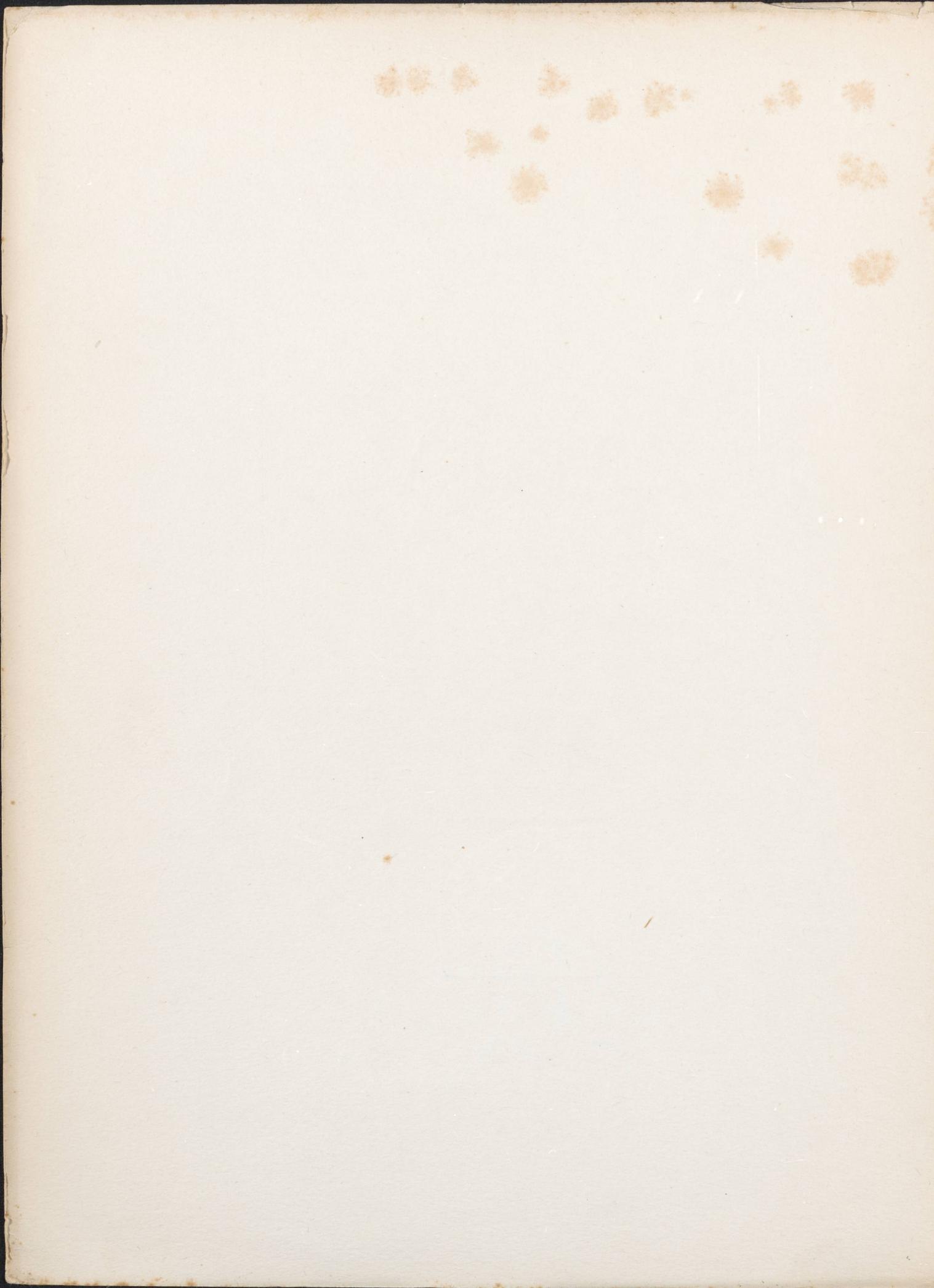
ALBERT MOCKEL

CRISTAL

(CLARTÉS)

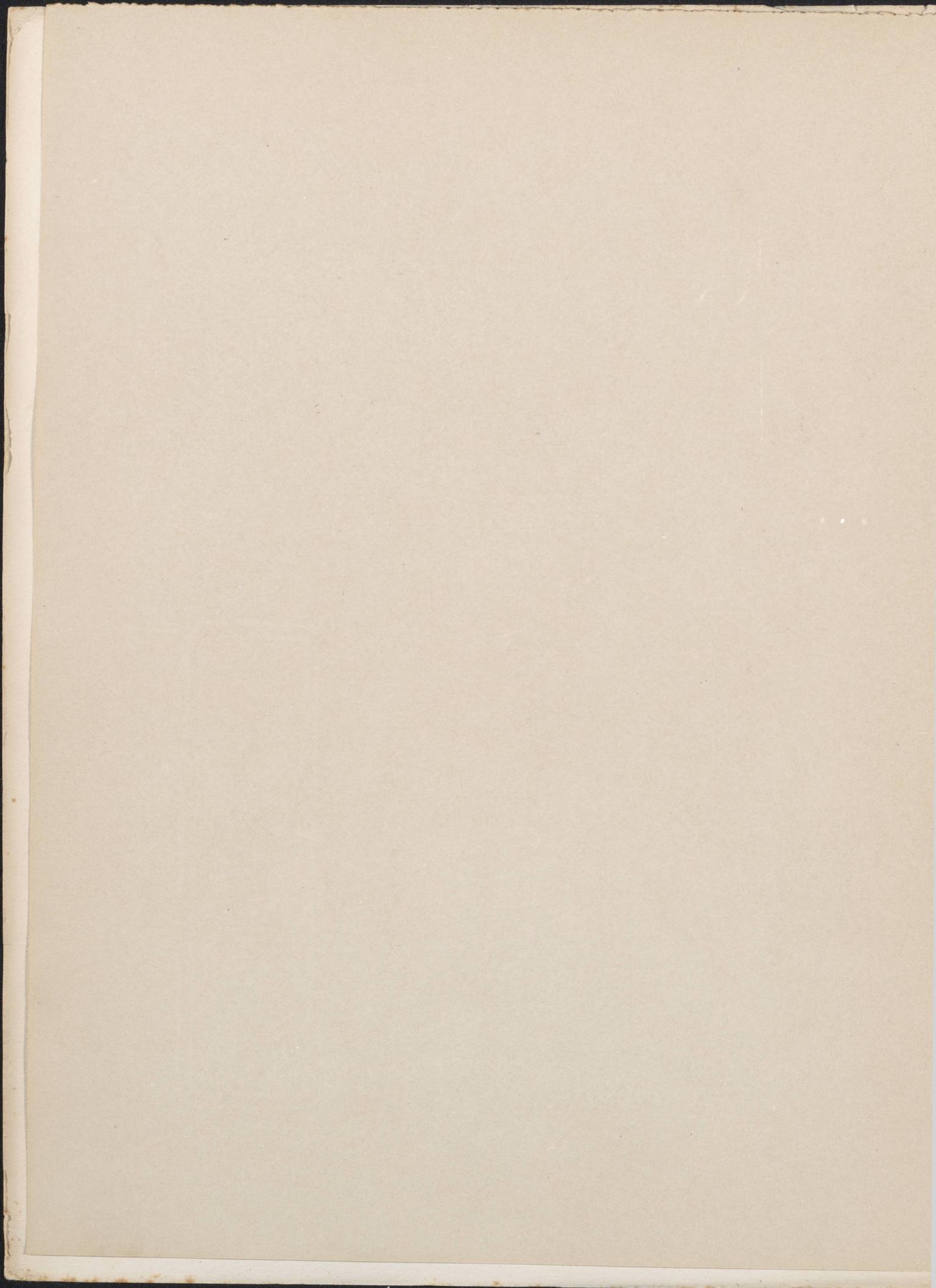


1 9 2 8



MLPO 24296





à Franz Ansel

en parfaite sympathie

Alfred Mockel

CRISTAL

DU MÊME AUTEUR :

CHANTEFABLE UN PEU NAIVE, poèmes (épuisé).

PROPOS DE LITTÉRATURE, esthétique du poème (*Mercur de France*).

ÉMILE VERHAEREN, étude, avec notice biographique par F. Vielé-Griffin (épuisé).

STÉPHANE MALLARMÉ : UN HÉROS, étude (épuisé).

CHARLES VAN LERBERGHE, étude (épuisé).

CONTES POUR LES ENFANTS D'HIER, illustrés par Auguste Donnay (*Mercur de France*).

UN POÈTE DE L'ÉNERGIE : ÉMILE VERHAEREN (*Paris, La Renaissance du Livre*).

AUGUSTE DONNAY, souvenirs et réflexions, illustré (Liège, Thône).

LA FLAMME IMMORTELLE (LA TRAGÉDIE SENTIMENTALE), poèmes. (*La Renaissance du Livre*.)

ALBERT MOCKEL

CRISTAL

(CLARTÉS)



BRUXELLES
A L'ENSEIGNE DE *L'OISEAU BLEU*

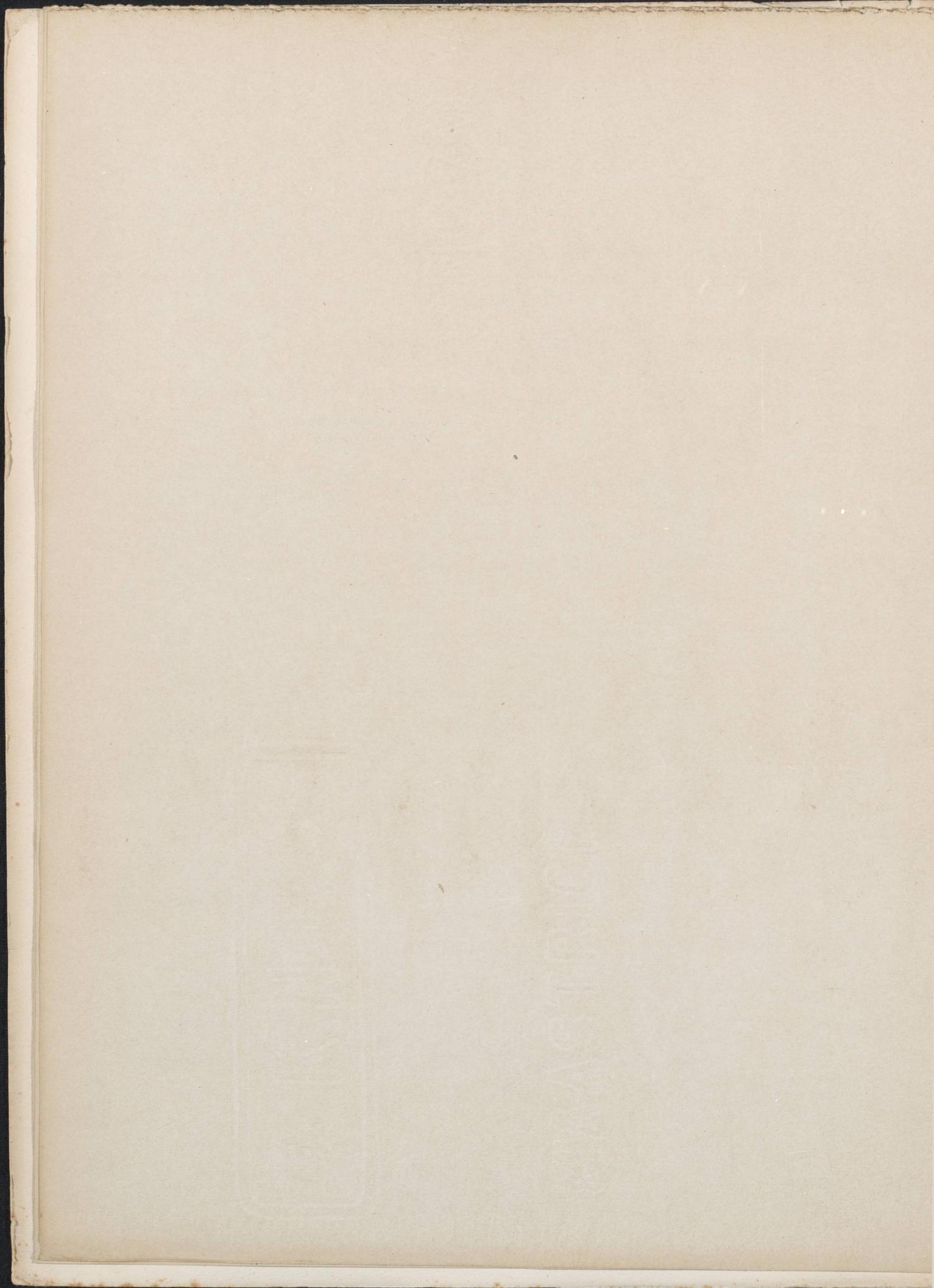
JUSTIFICATION DU TIRAGE :

Il a été tiré cinquante exemplaires de ce livre sur papier de fil, numérotés de I à L.

EXEMPLAIRE N° XVI

Tout ce qui passe
n'est que symbole

Goethe.



L'EAU DU MIROIR

Kosmos...

« Un monde est endormi dans mon regard sans âme.
Mon songe évanouit en ses ondes le tien.
Froide, je multiplie en moi l'éclair des flammes, —
et peut-être pour toi, passant, ne suis-je rien,
moi, la Révélatrice ?

» O frivole qui viens incliner ton ennui
sur un fantôme qui te fuit,
regarde : car je suis l'éternelle matrice
où l'éternel désir engendre son image.

» Je donne à méditer au plus fol, au plus sage.

» En ce cristal mystérieux
que la nue enrichit d'un million de feux,
rires et pleurs, la vie et la mort alternées,
la douleur défaillante et la joie qui la suit,
tout ce qui passe au flot incertain des années
glisse, sans arrêter son aveugle dérive.

» Les signes que tu vois apparaître en mes yeux,
je les ignore, et rien de présent n'a séduit
ma rigueur insensible à jamais, et passive.
J'ai des sœurs aux lointains célestes de la nuit :
ce que j'ai reflété, les étoiles l'écrivent,
et l'espace en mes eaux répète son mirage.

» O vagabond de la destinée,
être fuyant, frère du nuage !
toi qui poursuis de mer en mer, de plage en plage,
l'ombre toujours nouvelle à tes pieds dessinée,
arrête-toi !
et comme on penche sur la rive
un front que rafraîchit l'aube persuasive,
arrête-toi, plonge les yeux
aux secrets d'un Miroir interdit au mensonge.

» Et peut-être, dans cet abîme impartial
sans âme, où toute l'âme éparse se prolonge,
verras-tu poindre enfin du vide sidéral,
grandir et palpiter parmi l'espace bleu,

une onde éperdument diaphane de Dieu. »

AME DE CRISTAL

Rompres le silence...

Globe éphémère, bulle immobile
qu'une onde invisible simule,
une idéale rose éclot de la lumière,
et le premier rayon l'éveille tout entière.

Un réseau de reflets est l'unique parure
de cette semblance de fleur :
corolle de cristal, aérienne épure
insonore du chant diapré des couleurs.

Royauté de la Forme nue !
Grâce irréaliste d'une Ligne qui sinue,
ainsi tracée,
aux jeux de l'aube légers comme elle
entrelacée ;

grêle prodige, frêle merveille
d'un libre élan parmi la clarté
une tige s'incline, ondule,

et d'elle, le calice érige
sa divine limpidité.

Cristal d'une âme solitaire,
tout le ciel n'est-il pas dans ton orbe crédule ?

Pâle, parmi les lys des mensonges parterres
que visitent les yeux errants de la lune,
es-tu le songe épars qui s'irise,
quand Morgane, la fée des surprises,
danse, danse jusqu'à l'aurore,
et, des boucles de sa chevelure,
éparpille aux rondes des brises
les bouquets de rosée que le matin déflore ?

Que dis-je ! n'es-tu pas la fille de la Flamme ?
N'as-tu pas fait jaillir ta corolle de feu
d'une libre flamme vers Dieu,
tandis que renaissait en elle, dans la mort,
l'âme ardente des bois dérobée au soleil ?

Oh fière splendeur de la Flamme !
Son souvenir te suit comme un ange vermeil.
Il s'élève du fond de ton silence, il plane
en un reflet pur et brûlant qui le révèle,
et semble hausser tes pétales ;
mais sans épanouir le vol qui veut éclore,
doucement, lentement, il s'endort,
captif d'un rêve diaphane
comme un ange attristé entre ses hautes ailes.

Pâle amante des solitudes
éprise d'un vœu trop subtil !
Quand sous la haute clameur de l'azur,
le cri du sang, les ors menteurs
ou le retentissant abîme des flots virides,
resplendissent les feux chanteurs des pierreries,

toi, par dédain, du royaume exilée
où l'arc d'Iris touche les cieux,
les lèvres à jamais scellées
tu t'ériges du règne incolore où s'épuise
l'orgueil silencieux de la stérilité.

(Oh Vérité, calice aux fragiles contours
où la bulle d'une illusion s'éternise !
Oh Volonté, pareille en ses fuyants détours
à cette plume dans la brise...
Quand donc retentira le verbe qui délivre ?)

Or, des secrets lointains de la Flamme natale,
est-ce un frémissement qui se réveille et vibre
dans toute l'âme de cristal ?

« Oh douleur ! oh douleur de la haute Parole
qui flotterait, captive inerte des échos,
errante au gré du vent frivole !

» Voix de lumière, onde de flamme
de monts en monts répercutée, de flots en flots,
chaque fois déchirée où sa force résonne —
flamme après flamme, onde sur onde, son par son,

éteindre lentement cette âme qui rayonne
et se rêvait égale au météore en feu
qui périt en un cri de gloire aux pieds de Dieu ! »

Parle, parle, ô Silencieuse !
la lumière est errante aux cieux.
Et regarde : la vie autour de toi mouvante
multiplie en joyaux scintillants la couronne
dont brille la victorieuse aurore.

Car voici, réginal soudain de pourpre et d'or,
l'apparat dédaigné que ton rêve néglige.
L'orient d'où surgit l'impérieux prestige
à ton geste immobile a noué sa parure ;
et d'un penser désert toi-même suscitée,
souriante aux reflets épars en diaprures
qui vêtent ton léger fantôme d'harmonie,
ta lèvre taciturne au Verbe communie
sous la triomphale clarté.

L'ONDE ENFANT

« A l'aube qui m'a réveillée
j'offre le baiser d'une sœur,
et mon reflet vers sa lueur
chante du fond de la vallée.
Mais lorsqu'elle s'en est allée
captive du soleil en feu,
aux lèvres errantes du Dieu
j'offre mon âme émerveillée.

» Les beaux nuages en dérive
ont gonflé leurs voiles d'argent
et glissent au flot négligent
vers des lointains qu'on ne peut dire.
Ils passent : mon âme ne mire
qu'un rêve d'horizon futur...
et parmi l'immobile azur
décline leur ombre évasive.

» Ainsi diaphane, que suis-je ?
Vouée à l'amant immortel,
j'érige en diamants l'autel
où sa clarté se cristallise.

Je suis sa transparente église !
et mes songes adolescents
ont la vanité de l'encens
vers le prodigieux Quadrigé.

» S'il fuit, de silence vêtue
je pleure mille étoiles d'or ;
mais lorsqu'il surgit, fier et fort,
il m'aspire toute, il me brûle...
Et moi, j'offre mon sein crédule,
et naïve vers le Soleil,
en un mystérieux éveil
je m'ouvre au baiser qui me tue. »

LE CHANT DE L'EAU COURANTE

Ψυχή.

« La clarté qui s'épanche à mes rives de prairies
glisse sur moi comme une onde plus pure.
Nue en ses transparences limpides,
elle est mon image grandie
et je suis l'ombre de l'azur.

» Oh rayon !... oh le rêve en feu qui me pénètre...
lui, mon vœu héroïque et mon céleste émoi,
il vient ! Mais quand sa flamme m'a toute envahie,
lentement il s'évade de moi,
et j'écoute mourir un être en mon être.

» Avec ses branches sur moi penchées,
elle est belle, la haute forêt que je longe ;
et le vent la dénude pour l'or des jonchées,
et les feuilles, par mille et mille détachées,
imitent, par jeu, le léger mensonge
d'une aile mêlée à mes eaux.

» Brises, trilles d'oiseaux chanteurs qui s'égosillent,
tout ce qui vit et fait bruire les rameaux
redit la mélodie que je conte aux roseaux,
et c'est une musique aérienne qui se mire.

» O forêt ! ô forêt douce, tu me convies
aux lents repos de l'ombre moussue et des prêles ;
et ta ramure s'est étendue
comme une main qui me caresse et me retient...

» Mais je glisse, je vais, je passe sous elle ;
je glisse où veut aller mon oublieuse vie.
L'âme qui te mirait, je l'ai déjà perdue,
et mes yeux refermés ne se rappellent rien.

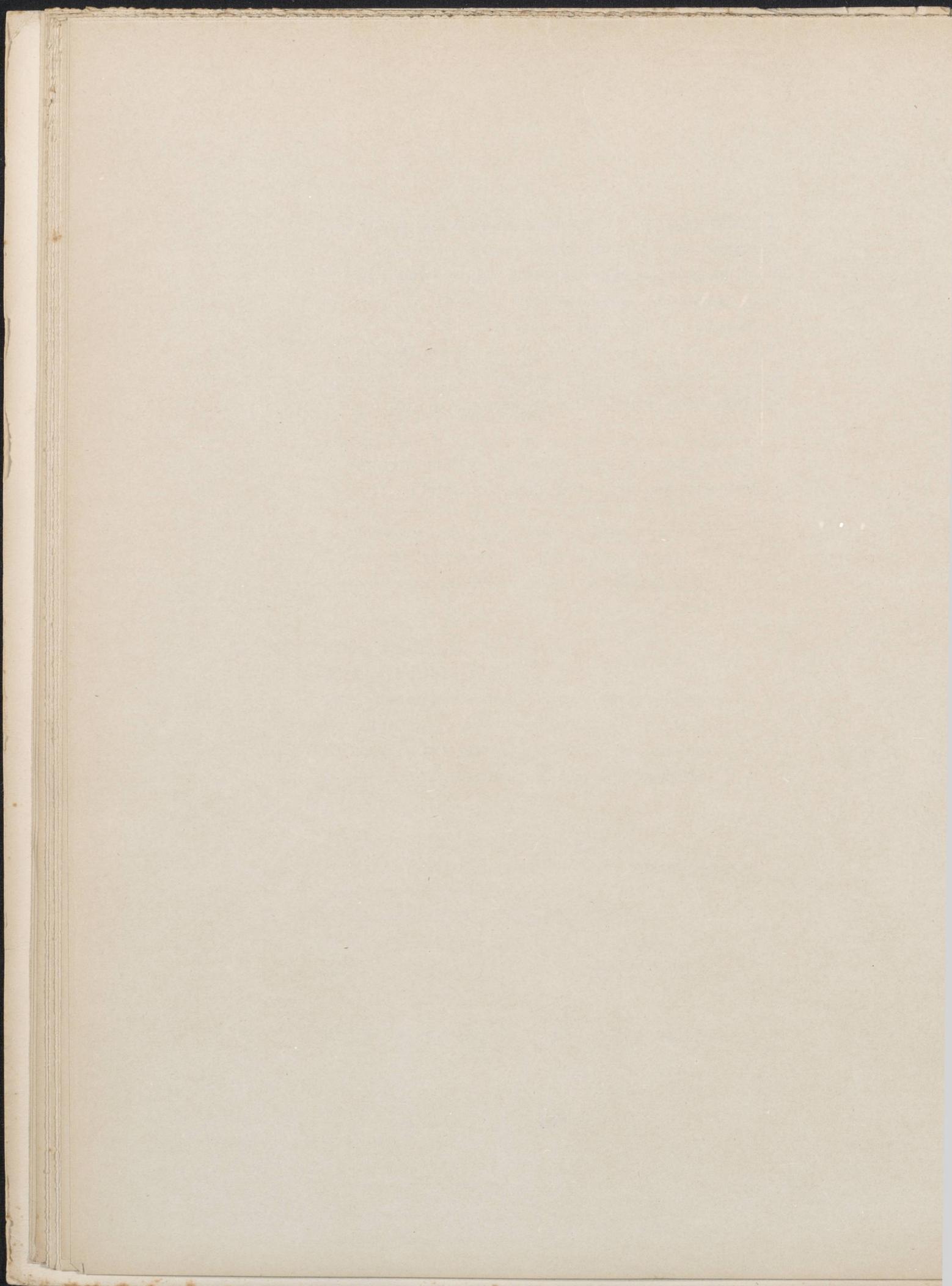
» Ils sont effacés, les reflets
dont je fus hier effleurée.
Vers d'autres lumières, vers d'autres forêts,
de chute en chute, en secouant ma chevelure,
je glisse, les mains dénouées, les yeux vides,
et les heures sans fin meuvent ma destinée.

» Ombre errante de rêve en rive,
et la sœur de tous ceux que mes ondes déçurent,
insaisissable comme une âme
et, comme une âme, inhabile à saisir,
j'emporte des bouquets épars de souvenirs
dont l'arome se meurt en une sève amère.

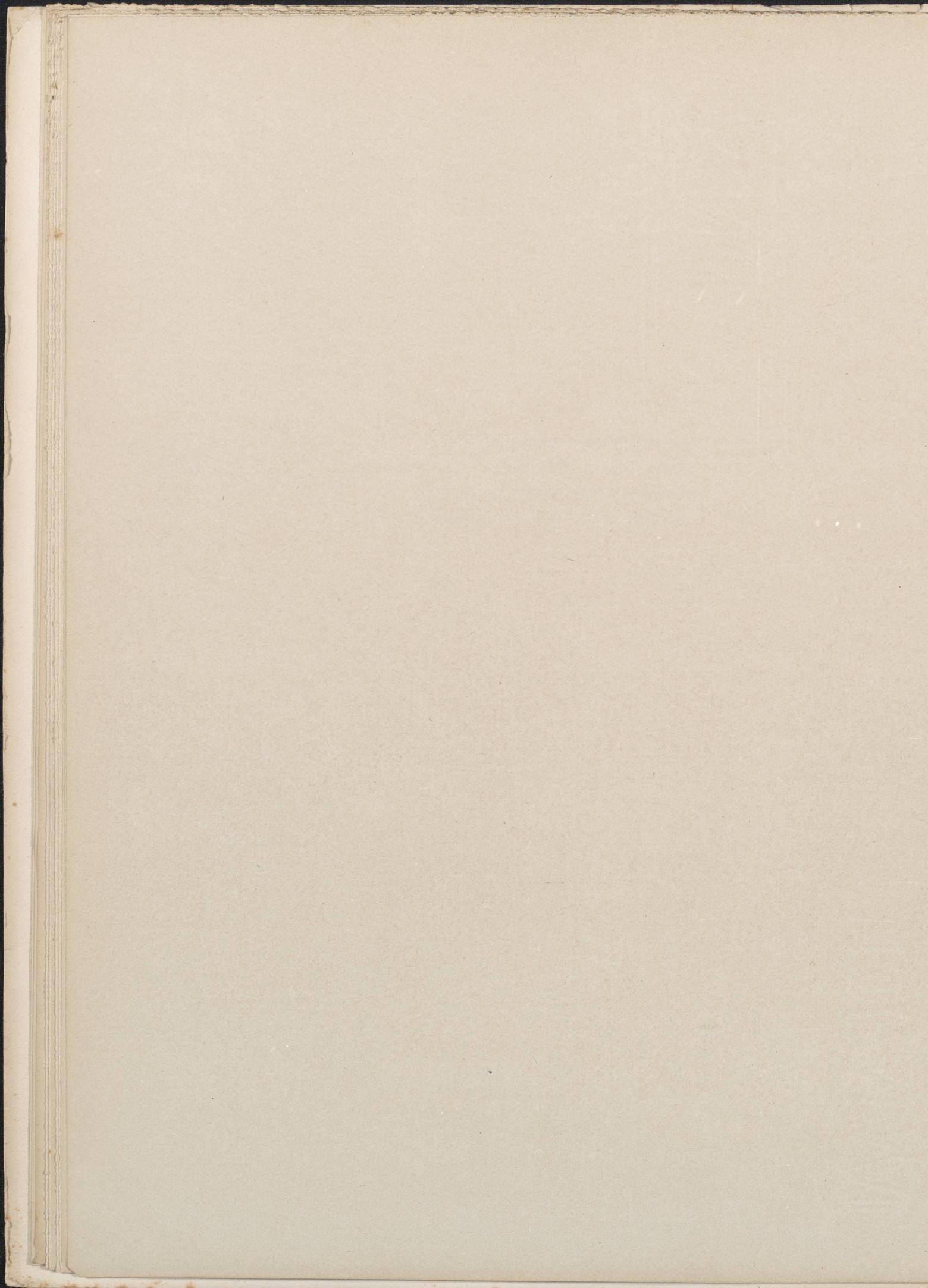
» Et je ne sais pas où je suis, qui je suis :

» Un seul être est vivant sous mes images fugitives,
il ondule aux replis de mes lointains détours.
O toi dont j'ai baigné les pieds las, le front lourd
et la caresse des mains avides,
— passant qui m'écoutes, mon frère ! —
n'as-tu pas vu, depuis le seuil des monts déserts,
naître et renaître en moi, puissant comme l'amour,
l'indomptable courant qui me porte à la mer ?

— n'as-tu pas vu, force sans fin, rythme éternel,
le désir qui me meut d'un élan immortel ?... »



Amante, amante désolée,
âme à jamais irrévélee :
plus que cette ombre de la nue
qui peut dire qu'il t'a connue ?



VITRE

Libre et pure de tout réseau,
la Vitre, en un léger prestige,
éphémère et limpide érige
sa transparente ligne d'eau.

Une double clarté de jour
unie à cette onde sans ride
enivre et déçoit tour à tour
sa fragilité pellucide.

En vain la grâce de l'aurore,
fille suave du soleil,
invite à la joie du réveil
les dômes ardents qu'elle dore :

en vain la nuée accumule
les plis d'un voile incandescent ;
en vain le soir royal descend
des monts où meurt le crépuscule :

nul reflet des hautes dérives
n'habite l'incertain miroir,
et les étoiles incisives
le percent de feu sans le voir.

* * *

Là-bas, un étang sous les arbres
en sa plus noire profondeur
étreint la céleste lueur
que poursuit le geste des marbres ;

selon le gré fuyant de l'heure,
le fleuve au limon vil épars
recueille encore en ses regards
le message ailé qui l'effleure ;

mais la Vitre vers la lumière
ouvre son baiser de cristal
sans répondre au chant nuptial
qui la pénètre tout entière,

et la diaphane attentive,
innocente de tout savoir,
laisse les ailes de l'espoir
glisser entre ses mains naïves.

* * *

Hélas, n'était-ce pas ton rêve,
pure amante de la clarté,

quand le dieu rayonnant se lève,
de lui révéler sa beauté ?

Ainsi, fiancée ingénue,
pâle de vœux inépuisés,
tes lèvres tendaient leur baiser
au lointain amant de la nue.

Tu sentis frémir sur ta bouche
des flammes et des flèches d'or...
mais il fuit ta langueur encor,
le geste divin qui l'attouche.

Oh supplice d'un jeu subtil !
grappe de feu jamais épreinte !
Nuit, myriade de scintils
promis à l'impossible étreinte...

Car en vain tout ton être aspire
les souffles épars de l'éther :
nul astre errant n'est venu lire
au fond de ton silence clair ;

et, fiancée ivre de mal,
tu gardes ton secret candide
quand le verbe du dieu splendide
consume l'azur triomphal.

* * *

Tendue en ta ferveur première,
ce fut ton décevant destin
d'être l'inconnue au festin
magnifique de la lumière.

Mais si l'amant de feu t'ignore,
joyau par nulle ombre attesté, —
n'est-ce pas ton délice encore
de disparaître en sa clarté ?...

COUPE

« Pour toutes les mains qui me touchent
j'ai des caresses, j'ai des baisers de bienvenue.

» En mon cristal ainsi, belle et nue,
— et rien qu'un peu d'or comme un fard à ma lèvre, —
toute je m'offre à l'ardeur inconnue
qui cherche l'ardeur de ma bouche.

» Reine de la joie, — reine et serve, —
amante qu'on prend, et qui passe
et fait jeu de l'amour qu'elle jette au désir,
j'ai soufflé la folie au gré de mon plaisir
vers les quatre vents de l'espace.

» Dis-tu que je suis vaine ?
Ecoute !
Je suis faible, je suis à peine,
et je suis le Triomphe, et je suis la Déroute.

» Ma bouche que jamais nul baiser ne sut clore
épanouit, capricieuse, en feux subtils,
les bouquets joaillés d'une irrédelle flore.

» Tulipe d'or ou de rubis,
lourde corolle de pourpre sombre,
diamant lilial dont la tige a fleuri
d'une source d'eau pure à tenter les colombes,
j'étincelle, pétille et chante, — et me ris
de voir monter en mon âme incolore
mille fragiles bulles d'iris, comme un rêve.

» Car l'amant qui se grise à me tarir les lèvres,
selon qu'il verse, tour à tour,
les vins d'or et de flamme ou l'onde de l'amour,
puise, en mon âme à jamais étrangère,
la splendeur réginale ou la clarté des cieux,
ou la fureur qui brûle au rubis douloureux
parmi l'aigre conseil des topazes jalouses.

» Et pleurs ou joie, délire, ivresse aventurière,
de toute cette ardeur que son ardeur épouse
rien de Moi ne jaillit à ses lèvres arides,
plus que la simple et limpide lumière
dont le reflet s'unit à mon calice vide.

» Qu'importe ! j'ai donné son mirage au désir.
Sur mon sein nu de courtisane
l'Amour a laissé mollement s'alanguir
l'espoir de son vol diaphane...

» et je ris, sœur fragile et frivole de l'Eve !
Car aux nuits de folie, des mains ivres me lèvent
plus haut que tous les fronts vers les cieux constellés ;
et je suis la soudaine étoile de mensonge
d'où glisse, radieuse, au fond des yeux troublés,
la douce, la perfide volupté du songe.»

LUSTRE

Bijoux, rubans, épaules nues
et le bouquet vivant qui fleurit aux corsages ;
des femmes, ondulant la molle mélodie
d'un geste qui languit et plie,
et le vain ballabile épars des paroles...

Des soies qui flottent, de clairs visages ;
furtifs propos, regards glissants, baiser futile
des yeux qui voltigent, se posent,
et fuient et reviennent en coquetterie ;
rires, mensonges... et tout s'envole
aux musiques où vire l'essaim frivole.

Or voici que l'ardente beauté d'une rose
est tombée ;
et faible en sa grâce inutile,
épuisant un dernier parfum de chair meurtrie,
comme l'amour parmi les sourires
elle meurt.

Remous de jupes, gai vertige... la fête est close.
Dans l'heure où tremble encore un peu d'inquiétude

nul vide ne subsiste des voix disparues ;
et rien, sur le parquet sali, rien n'est resté,
qu'une tige, un calice, — autrefois une rose.

Mais le Lustre oublié dont l'âme grandiose
dédiait sa splendeur aux jeux de la beauté,
gerbe de feux sans but aux salles désertées,
émerveille la solitude
où le matin naissant verse une brise pure.

Et l'aube tisse au loin les fils de la clarté.

.

Sais-tu qu'à l'Orient, grave, ingénue et belle,
celle dont l'âme ardente apparaît immortelle
se lève ?

(Oh lumière !)

Là-bas, là-bas encore,
celle qui naît, celle qui meurt et renouvelle,
la vie éperdument se lève sous le ciel !
L'onde fuyante a miré dans ses moires
le jeune sourire du matin d'or
qui s'en vient par la plaine où verdit le métal
et s'entrelace à la blonde aurore...

Regarde : consumé sous l'apparat vermeil
où s'épuise l'aride flamme de sa gloire,
le Lustre, pâissant au souffle de la mort,
brûle son agonie en face du soleil.

NOTE

La présente édition comporte quelques corrections. L'auteur se plaît à remercier la *Librairie de l'Oiseau bleu* qui lui offrit cette occasion de les réaliser.

La Malmaison, décembre 1926.

*Achévé d'imprimer le 15 mai 1928
sur les presses de l'Imprimerie Bénard, s. a., Liège
pour Charles Castermans, Editeur*

L'OISEAU BLEU
62, rue de Namur, Bruxelles



